

Les spectres d'ACT UP

DAVID CARON

Université du Michigan / États-Unis

Ça fait quarante ans que j'ai le sida. Pour être tout à fait exact, je n'ai appris ma séropositivité qu'en 2006 mais ma vie d'adulte s'est entièrement déroulée à l'ombre de l'épidémie et de l'homophobie qui en a été à la fois la cause et le résultat. (Je ne vais pas ressasser tout ça, que vous savez aussi bien que moi.)

Du coup, quand mon diagnostic est tombé, dans le calme relatif qui a suivi les pires années de la catastrophe, j'en ai été sonné mais pas complètement surpris. Je connaissais les règles du *safe sex* et les pratiquais à la lettre. J'en connaissais aussi les limites. Ce qui m'a finalement le plus étonné c'est l'impression étrange –au sens où elle était à la fois dérangeante et réconfortante– de ne plus exister comme individu circonscrit tant mentalement que physiquement par les limites de mon corps. J'avais un peu le sentiment d'avoir mué et de m'être débarrassé d'une peau qui m'avait, pour le coup, bien mal protégé. La perte d'une identité à laquelle de toute façon je n'avais jamais tenu tant que ça s'est accompagnée d'une secousse proche de la prise de conscience : celle d'appartenir à une sorte de collectif. Je ne parle pas ici de communauté, au sens, par exemple, d'une communauté de pédés séropos. Il était trop tard pour ça. On avait depuis longtemps dépassé la conceptualisation sida-maladie gay et le sida ne constituait déjà plus le fer de lance de l'activisme LGBT+. En fait, ce qui m'est apparu comme une évidence après ce jour-là c'est moins le signal d'un tournant que la confirmation d'avoir été impliqué dans tout ça depuis toujours. C'est long quarante ans, surtout sans remède ni vaccin à l'horizon. Le sida est de fait entré dans l'Histoire et je fais partie de cette Histoire. J'en fais partie depuis le début.

Pour citer ce texte

Caron, D. (2021). Les spectres d'ACT UP. *Hybrida*, 3, 229–240. <https://dx.doi.org/10.7203/HYBRIDA.3.21906>

Il m'arrive de repenser aux premières apparitions de la maladie dans la presse écrite et à la télévision. Les reportages étaient clairement conçus pour terrifier le public mais en même temps, comme c'est toujours le cas quand il s'agit de sexe et de mort, pour exciter de manière un peu salace la curiosité des spectateurs. Etudiant à Caen à l'époque, je me souviens des images, probablement empruntées à des chaînes de télé américaines, d'une culture gay urbaine faite de saunas et de bars où se déroulaient les plus folles orgies et des dépravations défiant l'imagination –la mienne en tout cas. Un mur de *glory holes* en particulier m'est resté gravé à l'esprit pour toujours. Apparemment, nous expliquait le commentateur, des types mettaient leur bite dans un trou pour que de l'autre côté... Je n'en revenais pas. (Le but n'était peut-être pas d'en revenir, d'ailleurs.) Terrifiant et bandant à la fois. Tellement exotique et tellement... moi. J'ai pressenti à ce moment-là que je pouvais aspirer à autre chose que baiser à droite à gauche avant de trouver mon Prince Charmant. Un mur de *glory holes* ? Si un truc pareil pouvait exister, je demandais à voir le reste !

Les premières nouvelles du sida m'ont ainsi informé de l'existence d'une sorte de vie pleine de possibilités sexuelles insoupçonnées et m'en ont en même temps interdit l'accès sous peine de mort. Mais quelle importance ? Ni l'enfer du sida ni le paradis des *sex clubs* ne risquaient de concerner ma petite vie caennaise. Il n'a pourtant pas fallu attendre bien longtemps pour qu'un à un des gars de la ville partis à Paris pour y vivre leur vie gay commencent à tomber. En un rien de temps, une bande de garçons si jeunes, si beaux et dont j'enviais secrètement l'audace avait presque entièrement disparu. Ils me hantent encore.

En 1987, je me suis enfui aux Etats-Unis pour un séjour d'un an qui dure encore. Protégé pendant des années par les remparts d'une relation monogame et le quotidien studieux d'une vie de doctorant, j'ai observé comme à distance la crise qui se déroulait sous mes yeux, tiraillé pourtant par un mélange de détresse, de colère et de culpabilité. J'ai vécu la première moitié des années 90 à Los Angeles, où ACT UP et bientôt Queer Nation s'en prenaient bruyamment à la complaisance ambiante, où de jeunes artistes furieux s'engageaient dans la lutte, où on pouvait assister à toutes sortes de pièces et de performances sur le sida produites dans des théâtres minuscules où on n'entrait parfois pas à plus de vingt, où on trouvait des fanzines radicaux comme *Diseased Pariah News* dans les boutiques du quartier. L'époque était à la guérilla. C'est grâce à tout cela que j'ai fini par ressentir que c'était aussi de moi qu'il s'agissait. Je ne me considérais pas comme étant particulièrement « à risque », comme on disait, et tant par timidité qu'en raison de mon statut précaire d'étudiant étranger, je n'ai participé à aucune action publique au-delà de collectes de fonds pour une association locale. Mais

je savais que j'avais été happé par la catastrophe comme beaucoup d'entre nous, que le sida était quelque chose que nous partagions. Je sais que tout ça peut sembler un peu sentimental. Nombre de gays à l'époque se souciaient peu de l'épidémie et encore moins d'activisme. C'est à cette époque en tout cas que j'ai le plus clairement ressenti qu'être pédé s'accompagnait d'une obligation envers quelque chose de plus grand que soi.

En France, pendant ce temps-là, deux ans après la création d'ACT UP-New York en 1987, sa version parisienne allait petit à petit fabriquer quasiment de toutes pièces une communauté gay à la fois politique, culturelle et commerciale comme le pays n'en avait jamais connu et dont l'absence avait indirectement permis à l'épidémie de faire des ravages. A la différence des Etats-Unis ou du Royaume Uni, par exemple, il n'existait pas en France de communauté gay organisée et apte à s'en prendre politiquement à l'inaction coupable du gouvernement. Rejoindre ACT UP, c'était plus que lutter contre le sida, c'était une manière d'être pédé. L'un n'allait pas sans l'autre. Au même moment, des livres et des films commençaient à sortir et à trouver un public de plus en plus vaste. On ne pouvait plus nier l'ampleur de la catastrophe. Et c'est peut-être parce mes recherches avaient d'abord porté sur la littérature de la Shoah que j'ai choisi d'écrire ma thèse sur le sida en France, thèse qui deviendra mon premier livre. Moi qui n'avais jamais milité, j'étais devenu un universitaire spécialisé sur le sida dans le champ des études littéraires françaises.

J'ai appris « la nouvelle » alors que j'écrivais mon deuxième livre. Avant même que ce livre sorte j'avais déjà commencé le suivant avec une espèce de frénésie irrépressible. Après tout, mes amis ne cessaient de me répéter : « Il faut absolument que tu écrives sur tout ça ». Je ne cessais de me répéter : « Il faudrait peut-être que j'écrive sur tout ça ». Mais que j'écrive quoi? C'est quoi « tout ça » d'abord ? J'ai tout de suite compris que si effectivement j'allais en faire un livre il ne pourrait en aucun cas ressembler à ceux qui sont sortis pendant les années de crise, écrits pour la plupart par des personnes en train de mourir sur des personnes en train de mourir et une communauté en voie d'extinction. Je ne voulais pas non plus tomber dans le piège de ces mémoires d'adversité pathétiques auxquelles on ajoute deux trois considérations politiques histoire de ne pas paraître trop nombriliste. Et puis qu'est-ce qu'on en a à foutre de ma séropositivité ? Elle n'a rien de spécial. Si la séropositivité est devenue une maladie chronique gérable, en quoi le sida se démarque-t-il d'autres maladies chroniques et gérables qui ne se manifestent que par la prise quotidienne d'un médicament ? J'étais aussi bien placé pour savoir que vivre avec le VIH ou sans le VIH, ce n'est pas la même chose. Mais en quoi exactement ? Là était la question. J'ai fini par publier une diatribe furieuse et décousue, moitié travail universitaire moitié n'importe quoi, sur la politique

de la divulgation comme mécanisme d'exclusion. En fait, je crois que j'ai surtout écrit ce livre parce que j'en avais marre de me faire jeter sur les sites gay par des mecs qui ne comprenaient pas qu'avec une charge virale indétectable, etc., etc. Je suis resté au moins un an sans baiser. C'est long un an, mine de rien. Mais bon, « tout ça » était un peu pitoyable au final.

Depuis, j'essaie de laisser toutes ces histoires de sida et de VIH derrière moi, et comme universitaire et comme amant. Entre la PrEP, des campagnes d'information plus efficaces et l'abrogation progressive des lois locales obligeant de divulguer sa séropositivité, je n'avais plus rien à dire sur le sujet. Et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à observer un étrange phénomène. Après des décennies, et bien que le sida reste endémique, la crise du sida à proprement parler est, comme je le disais tout à l'heure, entrée dans l'Histoire. Une nouvelle génération de doctorants américains en études françaises, *queer* dans l'ensemble mais pas forcément séropos, s'est repenchée sur les premières années de l'épidémie. Bientôt, des invitations à donner des conférences ou contribuer un article ici ou là se sont mises à apparaître régulièrement dans ma boîte mail. Ce n'est pas que j'aie révolutionné le champ, bien sûr, mais nous ne sommes pas si nombreux que ça aux États-Unis à avoir travaillé sur le sida en France et, en plus, écrit sur sa propre séropositivité. Il suffit d'une rapide recherche sur Google pour tomber sur mon nom, c'est aussi simple que ça. Ça me fait un peu penser à des jeunes qui découvrent par hasard sur YouTube un vieux clip de Billy Idol et qui se disent : « Tiens, c'est pas mal, ça. Je me demande s'il est toujours vivant ». Oui, il est toujours vivant mais bon, il a changé quand même. Il est un peu fatigué.

Au fur et à mesure des invitations, j'ai commencé à me poser des questions. Puis à m'inquiéter. Puis à carrément flipper. J'avais écrit ces deux livres en pleine crise : la crise du sida dans le cas du premier, ma crise à moi pour le second. Me restait-il quelque chose à dire ? Quelque chose de neuf ? Ou, au minimum, d'intéressant ? Quelque chose de pertinent dans le contexte actuel plutôt qu'un simple retour sur le passé ? Je ne me suis jamais considéré comme un témoin. J'ai fait trop peu à l'époque et je serais bien en mal de témoigner de quoi que ce soit à propos de ma vie de séropo aujourd'hui. J'ai lu récemment de très beaux poèmes sur la séropositivité par Danez Smith, un jeune poète, mais je ne suis pas poète. De fait, quand j'ai accepté de contribuer au volume que vous êtes en train de lire et aussitôt après avoir cliqué sur *send*, je me suis dit « Et merde ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire maintenant ? » Naturellement, ce qu'il y a à dire sur la vie avec le VIH aujourd'hui rayonne au-delà de mon expérience personnelle. Ce qu'il est possible, concevable, nécessaire de dire constitue une question en soi.

Je me rends compte avec le recul que le livre qui a suivi mon diagnostic s'articule en grande partie autour de cette question du dire. Rien de surprenant à cela, évidemment, puisque je travaille dans le champ des langues et de la littérature –des mots. Mais la question du dire est et demeure au centre de l'expérience de la séropositivité de toute façon. Le livre s'ouvre sur l'annonce dans le cabinet de mon médecin, c'est-à-dire sur le moment où il m'a dit ces mots-là. Il s'est rapidement avéré que l'événement revêtait une certaine importance pour lui aussi. Peu après m'avoir annoncé la nouvelle et fait le petit laïus d'usage une note à la main pour être sûr de ne rien oublier, il m'a avoué que, bien qu'il ait plusieurs patient·e·s séropositif·ve·s, c'était la première fois qu'il annonçait un test positif à quelqu'un. L'ironie du sort aura voulu que le premier cas de divulgation de ma vie de séropo vienne de mon médecin ! Du coup, le dire s'est trouvé explicitement problématisé dès le début, comme un acte qui n'allait pas sans dire, si je puis dire. Sont arrivées ensuite les annonces aux ami·e·s et, par extension, les décisions de ne pas informer certaines personnes, ou en tout cas pas tout de suite. Le dire, ne pas le dire, quand le dire, comment le dire..., tout cela a commencé à redessiner les contours de mon univers et de ma sociabilité.

Le livre se penche ensuite sur la question de la divulgation –*disclosure* en anglais– que j'analyse de manière plus ou moins foucauldienne comme un mode d'identification, de classification et d'exclusion sous couvert de *coming out* courageux et libérateur. Autrement dit, je conçois la divulgation, qu'elle soit volontaire ou imposée par la loi mais attendue dans tous les cas, comme une forme perverse d'enfermement –*enclosure* en anglais– c'est-à-dire comme une marque d'identité qu'on n'est jamais en position de ne pas s'infliger. Essayant de désactiver le pouvoir policier de la divulgation sans pour autant retomber dans la confidentialité du placard –ce qui aurait effet de privatiser et de dépolitiser le VIH– j'ai créé le néologisme *dysclosure*. Le terme prend plus clairement son sens en anglais, forcément, mais on comprendra qu'il s'agit ici de dysfonctionnement tant de la divulgation que de l'enfermement qu'elle entraîne. A terme, l'acte de *dysclosure* vise tout le système de (re)territorialisation que l'enfermement sous-tend. J'ai ainsi essayé de repenser (et de pratiquer) l'acte de divulgation contre sa fonction originelle d'aveu. Dans la perspective que je propose, la séropositivité ne s'avoue pas, elle se partage. Il faut bien entendu voir ici un geste politique vers la dynamique égalitaire que suggère le partage mais aussi un appel à un nouvel engagement collectif –un peu comme nombre de lesbiennes et de pédés séronégatifs ont *pris part* à la lutte à l'époque. (Et soyons clair : être perçu·e comme séropo par simple association constituait un acte de solidarité et d'identification fort dans la mesure où la stigmatisation qui frappait les séropos ne s'ajoutait pas au virus ; elle lui donnait un sens.)

Ce n'est pas à moi de décider si j'ai ou non réussi à résoudre dans mon livre la tension entre le dire et ne pas le dire. En tout cas, si l'on admet que le dire occupe une position centrale dans l'expérience d'une personne vivant avec le VIH, il me reste à déterminer quoi dire ici et maintenant, et s'il me reste même quelque chose à dire ou pas. Mon traitement marche du tonnerre. J'ai un toit au-dessus de la tête et un emploi qui me met à l'abri des difficultés financières. J'ai une excellente assurance maladie, ce qui est loin d'être le cas pour tout le monde aux États-Unis. J'ai accès à un hôpital de classe internationale. Et j'ai un médecin pour le VIH, chercheur dans la même université que moi, qui me traite comme un collègue et dont les travaux sur le Covid sont cités dans le *New York Times*. Que dire ?

Billy Porter, l'acteur dans la série *Pose* qui vient d'annoncer qu'il était séropos, doit publier ses mémoires prochainement sous le titre *Unprotected*. On verra ce que lui a à dire. Dans le contexte français, j'ai lu deux livres autobiographiques récents sur le sujet. L'un, par un jeune entrepreneur macronniste gay et blanc, semble n'avoir d'autre but que de faire abolir la loi qui autorise les banques à refuser des emprunts aux personnes avec le VIH. Dans l'autre, une jeune étudiante hétéro et blanche elle aussi nous explique qu'elle a été contaminée à la suite d'un bête plan cul non-protégé puis nous raconte comment sa vie (pas très intéressante, d'ailleurs) continue comme si de rien n'était. Ainsi que me le faisait remarquer un de mes étudiants, c'est comme si le virus était devenu indétectable dans le texte aussi.

Dans la vie quotidienne, l'arrivée de la PrEP et le succès du slogan « U = U » (*Undetectable = Untransmissible*) font qu'il est de plus en plus banal de voir les types séropos inclure leur statut dans leur profil sur les applis de rencontre. Et même si certains affichent la date de leur dernier test négatif, on vous posera rarement la question si vous ne faites mention de rien, comme c'est mon cas. Il semblerait que le VIH n'est plus vraiment à l'ordre du jour. Un peu comme les capotes. (Vous vous souvenez des capotes ?) Cela signifie-t-il pour autant qu'aujourd'hui les conversations sur le VIH se limitent aux congrès internationaux, aux cabinets médicaux ou aux communautés noires et « désavantagées », comme Detroit par exemple, à 50 kilomètres de chez moi ? Le VIH s'est-il définitivement retiré de la culture dominante ? Non. En fait, les années menant à ce quarantième anniversaire de l'épidémie connue ont vu un retour notable de productions culturelles variées, suggérant peut-être autre chose qu'un simple intérêt historique pour une époque révolue.

La vie et le travail d'auteurs ou artistes des années de crise ont récemment inspiré des travaux de toute sorte. Hervé Guibert, Robert Mapplethorpe, Keith Haring, David Wojnarowicz, par exemple, ont fait l'objet de biographies ainsi que de nom-

breuses études. Des pièces de théâtre sont revenues sur les scènes du monde, rencontrant parfois un succès triomphal. Je pense particulièrement à la pièce de Larry Karger *The Normal Heart* qui était loin d'avoir fait l'unanimité en 1985 et qui a fait depuis peu son entrée dans le canon du théâtre américain. Mais on a revu aussi *As Is*, *Falsettos*, *Rent* et *Angels in America*. Et les ballets de Bill T. Jones. Il y a aussi des œuvres de fiction dont l'action se déroule à l'époque, comme les séries *Pose* et *It's a Sin*, ainsi que nombre de longs métrages. Sans compter les documentaires sur des aspects multiples de l'épidémie.

Et on sait bien sûr l'extraordinaire succès critique et public qu'a connu en France le film *120 battements par minute*, mélange de fiction et d'autobiographie, puisque son auteur a été membre d'ACT UP-Paris comme ses personnages. Quand le film est sorti en 2017, l'association, à bout de souffle mais rigide, incapable de s'adapter à la nouvelle donne qu'inaugurait l'arrivée des trithérapies et comme ossifiée autour de questions devenues littéralement insignifiantes, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Jusqu'à ce que des dizaines de gens souvent trop jeunes pour avoir connu l'apogée d'ACT UP-Paris au milieu des années 90 rejoignent le groupe en masse, emballés par l'énergie communicative du film et prêts au combat –peut-être n'importe quel combat. Les nouveaux membres ont eu vite fait de renverser l'ancienne direction et de redéfinir l'activisme sida en termes d'alliances et de convergence des luttes pour l'incorporer à une action politique plus largement radicale en faveur de la justice sociale, sexuelle, raciale et environnementale. L'aura cool et sexy d'ACT UP avait contribué à son succès et à un nouvel engouement pour l'action politique il y a trente ans. On dirait que le charme opère encore aujourd'hui.

Au regain d'intérêt pour la période la plus terrible de l'épidémie s'ajoutent plusieurs autobiographies et mémoires de ceux et celles qui l'ont connue et qui veulent aujourd'hui faire entendre leur voix. C'est leur histoire qu'on raconte après tout, même si les enjeux ne sont pas toujours semblables. Médecins, chercheurs, infirmières racontent quelle était leur vie pendant ces années de dévastation, à quoi ressemblait le quotidien dans le service sida d'un grand hôpital urbain ou dans une clinique rurale ou dans un organisme international. Plusieurs activistes, en particulier d'anciens membres d'ACT UP-New York, ont partagé leur version des événements et proposé des récits parfois divergents sur le groupe et son héritage.

Je voudrais m'attarder sur deux documentaires sur ACT UP-New York sortis à quelques mois d'intervalle mais aux destins bien différents. A ma connaissance, ni l'un ni l'autre n'est sorti en salle en France. Il est possible cependant qu'ils soient disponibles en *streaming* sur une plateforme ou une autre. Aux Etats-Unis, le film de David France *How to Survive a Plague* (Comment survivre à une épidémie) a remporté un

succès immédiat, tandis que celui de Jim Hubbard, *United in Anger : A History of ACT UP* (Uni·e·s dans la colère : une histoire d'ACT UP) est resté largement ignoré du grand public et n'a jamais trouvé de distributeur. Les deux films font appel aux archives visuelles du groupe et montrent souvent les mêmes images des mêmes actions et des mêmes personnes. En dépit de cette ressemblance superficielle, ils proposent pourtant deux visions bien distinctes. *How to Survive a Plague* construit un récit héroïque de réconciliation. Acclamer aujourd'hui les parias d'autrefois, ceux-là même qu'on avait méprisés et dénoncés comme des empoisonneurs de puits, place le public du bon côté d'une histoire revue et corrigée. *United in Anger*, à l'inverse, tient plutôt du manuel d'activisme et résonne dans l'actualité au-delà du passé qu'il documente. Un film obtient une nomination aux Oscars, est régulièrement enseigné, montré sur les campus et inclus sur les listes des meilleurs films produits sur le sida ; l'autre risque de tomber dans l'oubli faute de reconnaissance par les gardiens de la culture officielle.

Ancré au début dans l'histoire d'ACT UP, *How to Survive a Plague* dévie bientôt vers une autre histoire, celle d'une poignée d'activistes qui se sont séparés du reste pour former le Treatment Action Group, ou TAG, et concentrer leurs efforts non plus sur la politique mais uniquement sur la recherche. Le sujet du film change et avec lui le portrait qu'il fait de l'activisme. Comme ses protagonistes, le film répudie subtilement les actions spectaculaires et controversées d'ACT UP pour favoriser une approche pragmatique et, semble-t-il, plus efficace basée sur le dialogue et la collaboration avec les chercheurs et les labos. Les membres de TAG deviennent ainsi les véritables héros de l'histoire, ceux qui savent quand il le faut abandonner une jeunesse un peu trop remuante pour se transformer en représentants responsables et matures et obtenir des résultats tangibles. La structure du récit est classique : l'injustice engendre la rébellion mais ce n'est qu'avec le retour à l'ordre que justice sera faite.

Académique dans sa forme et son style, avec son récit linéaire, sa conclusion et le mélange conventionnel d'images d'archives et d'entretiens, le film va aussi faire appel à un artifice narratif terriblement manipulateur. Les membres de TAG n'apparaissent longtemps à l'écran que sous les traits des jeunes activistes brillants et courageux dont témoignent les images de l'époque. A mesure que nous nous attachons inévitablement à eux, nous commençons aussi à nous inquiéter sur leur sort. Ont-ils survécu ou sont-ils morts comme les autres ? Mais les voici qui apparaissent bientôt l'un après l'autre, bien vivants et interviewés par le cinéaste. Le soulagement est sincère mais on ne peut s'empêcher de penser que si eux ont survécu c'est peut-être parce qu'ils le méritaient. C'est Hollywood. Nos héros s'en sortent à la fin et le sida a son *happy end*. Le sens du titre se révèle alors : pour survivre à une épidémie –c'est-à-dire pour mériter d'être in-

clus dans son histoire officielle— il faut s'inscrire dans le récit de réconciliation (et donc d'oubli) que cette historiographie cherche à pérenniser.

Il n'est qu'à jeter un œil sur le livre qui a accompagné le film, et en particulier sur ses deux sous-titres, pour comprendre la récupération d'ACT UP qui y est faite. Le titre du livre est le même que celui du film mais dans la première édition, il est suivi de *The Inside Story of How Citizens and Science Tamed AIDS* (L'histoire vécue de comment des citoyens et la science ont dompté le sida). L'accent est clairement mis sur l'alliance naturelle entre science et citoyenneté, seule à même d'obtenir des résultats. Dans la deuxième édition, on lit *The Story of How Activists and Scientists Tamed AIDS* (L'histoire de comment des activistes et des scientifiques ont dompté le sida), sous-titre un peu plus exact en ce qu'il privilégie les personnes et non les institutions. Dans les deux cas, cependant, il est clair que le film doit son succès au fait que ce n'est pas le sida qui a été « dompté » mais bien ACT UP, et surtout le type d'action politique que le groupe incarnait à l'époque et qui pourrait, sait-on jamais, faire des émules aujourd'hui.

United in Anger propose d'emblée une approche différente et beaucoup plus rétive aux tentatives de cooptation. Moins lisse dans sa forme et plus politique dans son propos, le film reste fidèle à l'esprit collectif d'ACT UP pour mieux en révéler la portée. Il nous laisse sur l'impression que beaucoup reste à faire et, là où l'autre film nous racontait un passé révolu, celui-ci amplifie un sentiment d'urgence toujours d'actualité. L'énergie, le désespoir et la force de séduction qui définissaient ACT UP fonctionnent ici comme modèle ou inspiration. *United in Anger* donne envie de se battre —mais pas nécessairement contre le sida. De toute évidence, ce n'est plus là que l'urgence se situe aujourd'hui. C'est justement toute la force du film. La forme d'activisme inventée par ACT UP et son ancrage communautaire nous y apparaissent comme adaptables à d'autres causes que la lutte contre le sida. Si son sous-titre annonce l'histoire d'ACT UP, le film n'en clôt pas pour autant le chapitre. C'est d'une histoire vivante qu'il s'agit ici et ce qui survit dans ses images ce n'est pas une poignée d'activistes mais un esprit combatif, une vision politique et des tactiques efficaces. Nous ne faisons pas le deuil de ces jeunes gens morts au combat ; ils nous hantent. Leur rage nous habite et comme tous les spectres, ils exigent que justice soit faite. Partout, pour toutes et tous.

Les récits qui s'affrontent dans ces deux documentaires semblent se prolonger dans deux mémoires sur le même sujet. Dans *Let the Record Show : A Political History of ACT UP New York, 1987-1993* (Ce que l'histoire retiendra/Pour mémoire : histoire politique d'ACT UP New York, 1987-1993), l'écrivaine et activiste Sarah Schulman, qui a collaboré à *United in Anger*, a recueilli les témoignages d'acteurs de l'époque dont les voix multiples forment l'histoire collective d'une lutte collective contre une

épidémie qui menaçait justement les membres de communautés vulnérables. Devant ce pavé de 700 pages, on pense au livre de David Rousset, *Les jours de notre mort*, qui racontait d'une manière similaire l'histoire des camps nazis en donnant la parole à ceux et celles qui en étaient sortis·es. L'autre mémoire est celui de Peter Staley, cofondateur de TAG et, de fait, la star de *How to Survive a Plague*. Contrastant immédiatement avec celui de Schulman, le titre en est *Never Silent :ACT UP and My Life in Activism*. Le livre n'est pas encore sorti au moment où j'écris ces lignes ; je ne l'ai donc pas lu. Mais son titre et son sous-titre suggèrent nettement que, comme le film, c'est une histoire héroïque et individuelle qu'on essaie de nous vendre.

On peut lire tous ces films et livres récents à la lumière de la question du dire que j'abordais au début de cet essai. Chaque œuvre représente à sa manière un moyen de *dire* quelque chose sur le VIH/sida aujourd'hui et suggère, directement ou indirectement, ce que nous pouvons en *faire*. J'ai assisté un jour à une projection gratuite de *United in Anger* organisée par mon université en présence du réalisateur. La très grande salle de cinéma était bondée car plusieurs profs avaient rendu la présence obligatoire à leurs étudiants. Lors du débat qui a suivi le film, l'indignation de certains de ces étudiants était palpable et leurs réactions pouvaient pour la plupart se résumer à : « Je ne savais rien de tout ça. Je n'avais jamais entendu parler d'ACT UP. Pourquoi est-ce qu'on ne nous a jamais enseigné cette histoire ? » La réponse aurait pu être : « Parce cette histoire reste dangereuse et donc inacceptable, en tout cas sous cette forme-là. C'est ce qui explique aussi que Martin Luther King Jr. est au programme de vos écoles mais moins souvent les Black Panthers. On ne vous parlera donc d'ACT UP qu'en désactivant le pouvoir déstabilisateur de sa politique et en le réinscrivant dans un récit national normé ».

J'ai ainsi vu *How to Survive a Plague* comme une tentative d'inscrire l'activisme sida dans une historiographie linéaire qui absorbe et assimile l'histoire spécifique de l'homosexualité dans un élan narratif tendant généralement au progrès et à l'intégration. On se souvient des arguments avancés en France pour justifier l'adoption du PaCS puis du mariage pour tous. On nous a rappelé à maintes reprises les injustices terribles auxquelles la crise du sida avait donné lieu : des partenaires de vie se retrouvant à la rue du jour au lendemain parce que le bail ne portait qu'un seul nom, des parents homophobes interdisant l'accès à l'hôpital où se mourait l'amant de longue date maintenant dépossédé de tout une vie commune, des destins gay effacés d'un seul coup... C'est à ce genre de réalités atroces qu'on a fait systématiquement appel pour justifier la légalisation des couples de même sexe, comme si ces injustices relevaient d'une simple inégalité de droits et non de l'homophobie inhérente au système que

ces droits sous-tendent et qui a, sans qu'il y ait contradiction, permis à la crise du sida d'avoir lieu comme elle a eu lieu. C'est en ce sens, je crois, qu'il faut lire l'apparente métamorphose d'ACT UP –passé de la critique active d'un système d'oppressions croisées à une collaboration pragmatique avec les institutions– comme une allégorie de la politique LGBT+ dominante aujourd'hui. Les primo militants enragés, nous dit-on, ont rempli leur fonction de déclencheurs, nous avons adopté une stratégie pragmatique faite de revendications raisonnables, nous avons gagné, et nous n'avons plus maintenant qu'à occuper sagement la place qui nous revient.

Les aléas d'ACT UP –ce qui a mené à sa conception, ce qui a mené à sa scission ou à sa fin, selon les versions locales– reflètent un schéma qui caractérise un grand nombre de mouvements enracinés dans des communautés et visant un objectif déterminé. A un moment ou à un autre, un débat s'ouvrira entre deux visions de l'avenir ; l'une selon laquelle il faut limiter l'action du groupe à la seule question qui explique son existence, l'autre qui propose de s'attaquer au système dans son ensemble puisqu'il est la source du problème. Etant donné la nature de la pandémie de sida, le génie singulier d'ACT UP –et à mon avis une raison importante de son pouvoir intact de séduction et d'inspiration– a été de comprendre qu'on ne pouvait lutter efficacement contre le sida sans combattre en même temps le système d'exclusions multiples qui l'a alimenté. En ces temps d'intersectionnalité et de convergence des luttes, ACT UP fait figure de pionnier. La crise du sida, comme elle a eu lieu dans ses quinze premières années, est terminée. Mais laisser en place le système qui l'a rendue possible, c'est se résoudre à ce qu'une catastrophe similaire se reproduise.

Je me demandais au début de cet essai si j'avais quelque chose d'intéressant à dire en tant que séropo dans le contexte actuel. La question n'a d'intérêt, évidemment, que si on l'étend à toutes les personnes vivant avec le VIH et qui ressentent le besoin de témoigner sous une forme ou sous une autre. La réponse consiste à mon avis à ne pas forcément traiter le statut sérologique comme le sujet sur lequel on aurait quelque chose à dire mais plutôt comme un point de vue à partir duquel on peut s'exprimer sur toute sorte de problèmes, y compris le VIH. Qu'on puisse ainsi s'étonner que les personnes en situation de précarité soient particulièrement vulnérables face au Covid, les bras m'en tombent. Comment peut-on déclarer, après quarante ans de sida, que la pandémie actuelle a *révélé* les inégalités raciales enracinées dans le système de santé des Etats-Unis ? Encore aujourd'hui, les personnes qui contractent le VIH et qui meurent du sida –parce qu'on en meurt encore et on projetait entre 9200 et 17000 morts en Europe de l'ouest et en Amérique du nord pour l'année 2020– sont victimes du même système d'injustices sociales. Elles sont aussi les plus exposées à des

conditions environnementales toxiques. Ou susceptibles d'être tués par la police. Si les séropos ont quelque chose à dire aujourd'hui, que ce soit pour lutter contre toutes les formes d'injustices systémiques imbriquées. On m'objectera que je ne dis là rien de bien nouveau. C'est vrai. Mais l'urgence de la crise actuelle nous offre aussi des chances à ne pas laisser passer et c'est ce que les spectres d'ACT UP exigent de nous. Et que ceux de Caen exigent de moi.

[Une version anglaise modifiée de cet essai a été présentée en séance plénière lors des Joint Australasian Sexual Health and HIV&AIDS Conferences le 6 septembre 2021.]

David Caron est professeur de Lettres françaises et de Women's and Gender Studies, ainsi que professeur associé au Frankel Institute for Judaic Studies à l'Université du Michigan (Etats-Unis). Il a publié de nombreux articles sur le sida, la littérature gay, la littérature testimoniale de la Déportation et de la Shoah et le cinéma *queer* contemporain. Il est aussi l'auteur de *AIDS in French Culture: Social Ills, Literary Cures* (University of Wisconsin Press, 2001) sur le sida en France; *My Father and I: The Marais and the Queerness of Community* (Cornell University Press, 2009), traduit en français sous le titre *Marais gay, Marais juif: Pour une théorie queer de la communauté* (EPEL, 2015); et *The Nearness of Others: Searching for Tact and Contact in the Age of HIV* (University of Minnesota, 2014), ouvrage autobiographique et théorique sur la séropositivité. Il a co-dirigé avec Sharon Marquart un recueil d'essais en français sur Charlotte Delbo intitulé *Les revenantes: Charlotte Delbo, la voix d'une communauté à jamais déportée* (Presses universitaires du Mirail, 2011). Il a récemment dirigé un numéro special de *The Romanic Review* en hommage à Ross Chambers : « A Legacy of Love » (2018). Il écrit en ce moment un livre intitulé « Apparitions : Transnational Queer Cinema and the Poetics of Personhood ».